

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JANVIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mon vieux Québec.—Nos gravures.—Les animaux sauvages.—La fête des Rois.—Poésie : Les Rois, par Louis Fréchette.—Le Pétrone.—Le temps.—L'oisiveté.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : La tentative d'assassinat contre M. Jules Ferry dans les couloirs de la chambre des députés.—Les abords de la chambre des députés en France.—Mancœuvres de la police montée canadienne.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	88
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le quarante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de décembre), aura lieu SAMEDI, le 7 janvier à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



MON petit Pierre, qui a eu huit ans le quinze du mois dernier, est un grand petit garçon qui continue de plus en plus à chercher les parceque des pourquoi.

Les « pourquoi » ne l'embarrassent pas plus que les : « c'est la faute du gouvernement » de la part d'un membre de l'opposition, mais moi qui suis au pouvoir—paternel—j'éprouve très souvent un singulier embarras à répondre aux éternelles questions qu'il me pose tous les jours.

Mardi dernier, un mendiant est venu sonner et demander l'aumône ; Pierre, qui a des économies, lui donna un sou et, plus fier peut-être de sa richesse que de son bon cœur, il se fit un devoir de me raconter le soir son acte de générosité.

—Pierre, lui dis-je, tu as bien fait de donner à un malheureux, mais tu aurais mieux fait encore de ne m'en pas parler, la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite.

Mon fils, qui n'est pas encore grand clerc, eut toutes les peines du monde à comprendre la parabole, mais enfin à force d'explications, il est arrivé, je crois, à en saisir à peu près le sens.

Cependant cette différence entre la main gauche et la main droite le laissa rêveur, et bientôt il recommencera ses points d'interrogations à propos de l'emploi si différent que nous faisons de nos deux membres supérieurs, et ses questions me firent souvenir d'une boutade très curieuse que j'ai lue autrefois à ce sujet.

. L'auteur ? son nom m'échappe. L'article ? je l'ai oublié mais le sens en est gravé en ma mémoire et je vais essayer de vous redire ce conte qui m'a tant charmé jadis.

Il était une fois deux sœurs, deux sœurs jumeles, en tout semblables, bien faites, blanches, gracieuses, destinées à ne jamais se quitter et qui cependant étaient très souvent complètement étrangères l'une à l'autre.

Ces deux sœurs, vous l'avez déjà deviné, étaient et sont encore la main droite et la main gauche.

Celle-ci fatiguée des préférences dont sa sœur était constamment l'objet, se décida enfin à porter plainte.

—En vérité dit-elle, je ne puis comprendre comment en ce siècle d'égalité on me tienne toujours en une sorte de servage qui n'a aucune raison d'être.

A peine venue au monde, ou plutôt quand toutes deux, ma sœur et moi, nous avons commencé à pouvoir rendre des services, si je prenais la cueillère pour porter les aliments à la bouche de celle que nous servions, on me frappait sur les doigts en disant d'un ton méprisant :

—Fi, donc ! tient-t-on sa cuillère de la main gauche ?

Et ma sœur s'empressait de m'enlever l'ustensile dont je me serais servie avec tant de plaisir pour prouver que moi aussi je pouvais être utile.

. Quand nous devînmes un peu plus grandes, on pensa à nous instruire, et si je ne pouvais me distinguer aux repas, je crus reprendre ma revanche à l'étude, et je me promis bien d'apprendre à écrire, à dessiner et à coudre.

Mais, dès les premiers jours, on remit la plume, le crayon et l'aiguille à ma sœur, et chacun, maître d'écriture, de dessin et maîtresse de couture, s'ingénia à la protéger, à la guider et à l'encourager.

Ce que j'ai souffert est impossible à dire !

Quand il s'agissait d'écrire à nos bons parents, ma sœur, après avoir choisi sa plus belle feuille de papier, me chargeait de la maintenir, pendant qu'elle écrivait les jolies choses que lui dictait l'amour filial, que je ressentais aussi bien, sinon mieux qu'elle, puisque je suis plus prêt du cœur, et mon rôle tout passif consistait à la regarder s'agiter, courir et noircir les feuilles blanches qui se succédaient. Elle finissait toujours trop vite à mon gré, et il me semblait que j'aurais bien mieux fait et que j'en aurais tracé plus long.

Mais, moi, je ne sais pas écrire.

. Plus tard encore, quand mon voisin, le cœur, dont je vous parlais tout à l'heure, commença à battre vivement à la vue d'un beau jeune homme que j'avais bien remarqué, je ne sais ce qui se passa en moi, mais je crus, j'espérai...

Un soir, j'en tremble encore, nous étions au bal, ma sœur et moi, gantées de blanc, modestement appuyées sur la robe longue que nous voyions pour la première fois, quand je le vis s'approcher et parler à ma maîtresse ; il s'agissait de danser, et quand un « oui monsieur » bien timide et bien bas se fit entendre, j'éprouvai tant de saisissement de bonheur, que je retombai sans force... et c'est ma sœur qui s'appuya sur le bras de celui que j'aimais.

Ce qu'il dit ce soir-là, je n'en sais rien, mais en touchant le cœur que recouvrait la guimpe blanche, je sentis qu'il battait bien fort.

Quelques jours après, une lettre arriva, ce fut encore un moment bien triste, car mon ignorance me défendait de répondre. Ce fut ma sœur qui se chargea de cette tâche charmante.

Cette correspondance—dont nos parents étaient instruits—dura longtemps. Moi, je tenais toujours le papier, mais jamais je n'écrivis un mot.

. Malgré mon ignorance, je savais que cela finirait par une demande en mariage, et je me dis que sans doute ma modestie et mon amour silencieux toucherait celui auquel je rêvais toujours.

Parfois, aussi, j'eus des instants de bonheur.

Quand il venait à la maison et que nous nous promenions dans le jardin, bien longtemps, en passant et repassant dans les mêmes allées, il me prenait sur son bras... quand ma sœur était fatiguée.

Dans la saison des roses, en l'attendant, si ma maîtresse voulait lui préparer un bouquet pour mettre à sa boutonnière, c'est ma sœur qui choisissait et cueillait les fleurs et puis... me les passait pour les tenir.

Par une belle après-midi d'été, le soleil disparaissait derrière la grande feuillée de l'érablière qui borne l'horizon, quand, après de longs silences, il murmura à l'oreille de ma maîtresse quelques mots que je n'entendis pas, tant j'étais bouleversée, mais je compris qu'il lui demandait sa main...

Ce fut ma sœur qu'elle déposa entre ses doigts.

Quelques mois plus tard, quand à l'Eglise, le prêtre bénit le mariage, on se souvint de moi... mais ce fut pour me mettre au doigt l'anneau d'or, signe d'esclavage.

Quand à ma sœur elle resta libre.

. Et maintenant, plus que jamais, je suis bien la servante de ma sœur. Je l'aide quand il lui plaît de se servir de moi, et j'ai tellement pris l'habitude de n'être plus que son esclave, que jamais je n'oserais faire seule quoique ce soit.

Je suis si gauche !

Au piano quand elle éblouit l'auditoire de ses brillantes fantaisies, et qu'elle courre légère sur les touches d'ivoire, moi j'accompagne tristement de ma voix grave de vieille fille, c'est là tout mon rôle.

Elle est si adroite !

Si d'autre part nous appartenons à un homme au lieu d'être les servantes de la plus belle partie du genre humain, mon rôle ne change guère.

Si mon maître va à la frontière pour défendre sa patrie, c'est ma sœur qui tire l'épée, moi je tiens le fourreau.

Si mon maître est souverain, c'est ma sœur qui tient le sceptre.

Partout et toujours je reste au second plan.

John L. Sullivan va se battre dans quelques semaines pour soutenir l'honneur du biceps du Nouveau-Monde, c'est moi qui vais lui servir de garde, c'est moi qui vais recevoir les coups et si John L. sort vainqueur d'un combat dont les piastres sont le prix, c'est ma sœur que l'on pressera, que l'on serrera avec effusion.

Et cependant que serait John L. sans moi ? un infirme.

Cette dernière ingratitude sera de trop, mais la loi est implacable, l'homme est injuste et toujours on me traitera en vassale moi qui suis fière et noble comme ma sœur.

Il me semble pourtant que je ne suis pas vicieuse ; si mon maître est ivrogne, ce n'est pas moi qui lève le verre ; s'il est faussaire, ce n'est pas moi qui fais les faux ; si le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ écrit des sottises, ce n'est pas ma faute ; si...

Pardon, mademoiselle, ceci est une gaucherie de votre part et pour le moment nous en resterons là.

Quand à toi, Pierre, quand tu feras l'aumône, donne des deux mains et personne ne sera jaloux.

. On nous annonce la prochaine arrivée du nouveau Gouverneur Général du Canada, qui doit succéder à Lord Lansdowne.

Cette position semble avoir été offerte à plusieurs personnages qui l'ont refusée avec un ensemble digne de louanges, mais enfin on a réussi à mettre la main sur un noble citoyen, Lord Stanley de Preston, qui a consenti à venir résider quelques années en Canada.

Lord Stanley est venu au monde après son père, — c'est assez l'usage — et c'est ce qui lui a valu l'avantage de faire tout ce qu'il a voulu, grâce à son nom et à sa fortune.

Cette importation de gouverneurs est une vieille coutume que l'on ferait bien de laisser tomber en désuétude, car il me semble que nous ne serions nullement embarrassés de trouver chez nous des hommes de talent capables de remplir cette charge tout aussi bien qu'un lord quelconque.

Lord Stanley est, paraît-il, un très brave homme, bien élevé et de bonnes mœurs, mais, franchement, je ne vois pas trop pourquoi ou nous l'envoie pour nous l'enlever dans quelques années, comme on a fait pour ses prédécesseurs.

Que l'Angleterre nous expédie donc une fois pour toutes un gouverneur solide, en bronze ou